

« Oui aux bebittes étrangères »

Gilbert David

Numéro 27 (2), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David, G. (1983). Compte rendu de [« Oui aux bebittes étrangères »]. *Jeu*, (27), 161–163.

chronique, paraît tout à fait convaincant et celui de Myriam Cyr, en petite Québécoise déchirée, est plus qu'honnête.

Moving, en anglais, signifie déménagement, mais aussi émouvant. On aurait aimé qu'en plus d'être ému, le public du Centaur se fût interrogé un peu sur lui-même. Mais à la place, il a applaudi. Trop.

michel vaïs

« les larmes amères de petra von kant »

à part la langue qui flottait

Texte de Rainer Werner Fassbinder; traduction de Jean-Luc Denis; mise en scène de Lorraine Pintal; décors, costumes et accessoires de Mérédith Caron; musique de Pierre Moreau; éclairages de Luc Prairie. Avec Marie-Claude Arpin (chanteuse d'opéra), Diane Cardinal (Karin Thimm), Angèle Coutu (Sidonie von Grasenabb), Monique Joly (Valerie von Kant), Danielle Lépine (Gabriele von Kant), Suzanne Marier (Marlene), et Louise Saint-Pierre (Petra von Kant). Une coproduction de la Compagnie de Quat'Sous et du Théâtre de la Rallonge présentée au Théâtre de Quat'Sous, du 12 janvier au 12 février 1983.

C'est dans un aquarium de luxe, où des personnages féminins évolueront pareils à d'extravagants poissons tropicaux, que Lorraine Pintal a situé ses *Larmes amères de Petra von Kant*. Le décor et les costumes de Mérédith Caron, excessivement à la mode, visent au paradoxe: beauté absolue à ce moment-là et beauté à jeter dans dix mois parce que obsolète. Et c'est sur ce fond de beauté fondée sur l'éphémère et sur cette conscience qu'en a le personnage de Petra que Pintal développera cette dévastatrice histoire d'amour, reconduction pathétique de l'illusion dominante depuis le romantisme qui veut

que l'amour puisse tout abolir: différences de classe, rapports basés sur la circulation de l'argent, etc. Se tournant vers une femme pour mieux briser les schèmes qui l'étouffent (et dont elle participe), Petra n'en sera que plus secouée lorsque sa relation avec Karin s'effondrera et sa colère se doublera d'une attaque destructrice de cet univers sur lequel et par lequel elle a vécu. D'une rare beauté plastique, la mise en scène de Pintal s'est appuyée sur une psychologie des personnages pour traverser le texte, laissant un peu dans l'ombre la dimension politique de ce mélodrame moderne.

paul lefebvre

« oui aux bébittes étrangères »

satire et sottie américaines

Mon verre débordions de Robert Patrick et *Araignée-Lapin* de Michael McClure; traduction et adaptation d'André Thérien; mise en scène de Claude Poissant; conception visuelle de Robert Breton; régie de Clémence Simard. Avec Claude Desrosiers, Clémence Simard et André Thérien. Une production du Boff-Boff Broadway au café-théâtre Quartier-Latin, du 9 février au 5 mars 1983.

Mon verre débordions et *Araignée-Lapin*, deux courtes pièces américaines, sont au cabotinage bouffon de *Broue* et cie, ce qu'un fromage bleu est au *Cheez Whiz*. Drôlement bien adaptée au contexte montréalais, la satire *Mon verre débordions* nous fait assister au processus de fabrication d'un « nouveau talent » par les médias de masse. Au lendemain de sa prestation habituelle dans un club marginal, un coup de téléphone apprend à Yucca, un musicien paumé, qu'il a l'étoffe d'une vedette; son compagnon d'appartement qui bûche

Les Larmes amères de Petra von Kant de Fassbinder dans une mise en scène de Lorraine Pintal. Coproduction de la Compagnie de Quat'Sous et du Théâtre de la Rallonge. De gauche à droite: Louise Saint-Pierre, Monique Joly et Danielle Lépine. Photo: Francisco.



sur des articles qui ne trouvent jamais preneur, est le témoin conciliant, agacé, puis franchement horripilé par l'invasion bruyante de son intimité. La multiplication des appels téléphoniques, dans une réaction en chaîne et en progression géométrique, jette entre les deux amis le bruit et la fureur publicitaires; mais le rouleau compresseur du *star-system* ne viendra pas à bout de leur grande amitié. Parce que Yucca reste humain, tout simplement. L'air de rien, Robert Patrick (*les Enfants de Kennedy*) met à nu l'une des plus puissantes machines à réification de notre époque. En face d'elle, la victoire du «petit homme» n'en devient que plus remontrante.

Araignée-Lapin s'attaque, pour sa part, à la bonne conscience: le traitement dramatique en est féroce. Araignée-Lapin, un curieux animal anthropomorphe, déballe devant nous son sac à malice, au propre et au figuré: tout en prétendant détester la guerre, il étale sur une table (de magicien? — où se trouve déjà un chapeau —), des carottes et des grenades (pas le fruit), une grande cuillère, une scie sauteuse électrique, une pinte de sang, des reins sanguinolents dans un sac de plastique... Un repas macabre se déroule alors: dangereux oxymore, le Lapin est aussi carnivore: et quand il commence à découper le crâne que cachait le chapeau, et qu'il se met tout de go à bouffer le cerveau d'un soldat dont on entend les cris déchirants, la scène prend aussitôt un tour grotesque et dévastateur. Sous couvert d'anti-militarisme, notre Lapin se découvre tortionnaire: la sincérité, dès lors, n'est plus la condition suffisante d'une bonne cause... Un tel anti-héros pervers — une espèce de Bugs Bunny dément — se dénonce lui-même par sa cruauté cuisinée

à la juste cause. Virulente dénonciation de l'intolérance bien-pensante, *Araignée-Lapin* secoue brutalement la tranquillité d'esprit du spectateur: la morale vengeresse et le simplisme liquidateur ont beau prendre ici un «visage lapin», la logique dogmatique conduit droit à l'arbitraire cauchemardesque.

Ces deux morceaux indigestes nous changeaient du menu de farces et at-trapes des cafés-théâtres; peut-être, en effet, que les Américains n'écrivent pas que des pièces pour un public en mal de sorties réconfortantes... Boff-Boff Broadway nous porte à le croire, avec une curiosité décapante et une lucidité qui ne court pas les rues, ni, hélas! les théâtres.

gilbert david

«britannicus»

«ni cet excès d'honneur,
ni cette indignité» (v. 610)

Tragédie de Jean Racine; mise en scène d'André Brassard; costumes de François Barbeau; décor de Claude Goyette; éclairages de Pierre-René Goupil. Avec Monique Bélisle (Albine), Henri Chassé (Britannicus), Normand Daoust (Néron), Luce Guilbeault (Agrippine), Hélène Mercier (Junie), Gilles Pelletier (Burrhus), Carl Solari (garde) et Jacques Vaugeois (garde). Une coproduction de la Nouvelle Compagnie Théâtrale et du Théâtre français du Centre national des arts présentée au Théâtre Denise-Pelletier, du 28 janvier au 5 mars 1983.

Le *Britannicus* de Brassard aura été un mélange d'enchantements et de déceptions. Dans une monumentale architecture de porphyre, se déroulait la double histoire d'un très jeune homme se libérant de sa mère (une sorte de crise d'adolescence définitive) et d'un coup d'État. Par les costumes, surtout, s'inscri-

André Thérien dans le rôle d'Araignée-Lapin, un «curieux animal anthropomorphe»... et anthropophage dans *Oui aux bébêtes étrangères*. Production du Boff-Boff Broadway présentée au café-théâtre Quartier-Latin, du 9 février au 5 mars 1983.